

LES ALLÉES DU POUVOIR

MARIE-LAURE DELORME

LES ALLÉES
DU POUVOIR

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-100121-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu. Et au contraire rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse, rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens, selon le monde. Rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu et sans y prendre de part et de goût.

PASCAL, *Pensées*, fragment 572
(édition Garnier, établie par Philippe Sellier)

Introduction

La plus belle promotion de l'histoire de l'ENA fut celle de 1947, la première de toutes, baptisée « France combattante » : une promotion de quatre-vingt-six jeunes résistants brillants et bravaches, cerclant leur dextérité intellectuelle de principes moraux. On y trouve Simon Nora, Yves Guéna, Jacques Duhamel, Alain Peyrefitte ou Jean Serisé. On savait, au sortir de la guerre, pourquoi on faisait l'ENA. Tout était à rêver puis à créer. Sabre au clair et sens de l'histoire. On voulait travailler pour la collectivité et mettre sa rage de réussir au service de quelque chose de plus grand que son intérêt personnel. Une société à rebâtir, un État fort, un amour de la France. L'ENA représentait la voie royale pour des jeunes gens ambitieux, volonté d'acier et tête bien faite, portés par des idéaux sincères. « Les hauts fonctionnaires ont été, durant les Trente Glorieuses (1947-1973), en position de démiurges puisque La France était à réinventer » (Marc Lambron, promotion 1985). Mais, aujourd'hui ? Un État contesté de toutes parts, une société en crise, une mondialisation sans frein. L'ENA, concurrencée par des cursus internationaux, a perdu de sa superbe.

Nombre d'excellents élèves, dont Alain Juppé est un prototype, ont longtemps mis en avant leur parcours scolaire. L'ancien Premier ministre de Jacques Chirac, fils d'agriculteurs né à Mont-de-Marsan (Landes) en 1945, a été premier prix de grec et latin au concours général des lycées, normalien, agrégé de lettres classiques, élève à Science Po,

énarque (promotion 1972). Les diplômés représentaient alors une source de fierté légitime. On appartenait à l'élite républicaine. Le mérite scolaire justifiait l'ascension sociale. Mais, aujourd'hui ? Les choses, de ce point de vue-là, ont aussi changé. « On n'ose plus dire qu'on a fait l'ENA », remarque Alain Juppé. Le ministre Laurent Wauquiez, major de l'ENA (promotion 2001) et de l'agrégation d'histoire, ancien élève de la rue d'Ulm, n'aime pas, en effet, qu'on lui rappelle ses diplômés. L'ENA reste le symbole français, fantasmé ou non, de l'élite de l'élite. Il ne faut surtout pas passer pour arrogant, ne surtout pas appartenir à l'élite méritocratique dans une société où seule l'élite médiatique fait envie, ne surtout pas sembler coupé du peuple. Il y a inversion des valeurs. « Le cancre a du génie » (Régis Debray). La France est à l'image de Nicolas Sarkozy. Elle n'aime pas l'ENA.

Les énarques ont peu à peu intégré le mal que l'on pensait d'eux. Il est souvent de bon ton d'afficher, comme Laurent Fabius (promotion 1973) ou Jacques Attali (promotion 1970), un souverain mépris envers l'ENA. L'un préfère se dire normalien, l'autre polytechnicien. Louis Schweitzer (promotion 1970), PDG du groupe automobile Renault entre 1992 et 2005, a pu le constater à plusieurs reprises. « On n'a pas envie d'être assimilé à un groupe jugé peu sympathique par l'opinion publique. » Les normaliens et les polytechniciens ont toujours eu l'intelligence ou l'opportunisme de préférer leur première école à leur seconde. Louis Schweitzer se souvient du polytechnicien et énarque Valéry Giscard d'Estaing lui disant, lors de leur première rencontre : « Vous n'êtes qu'inspecteur des finances ! » Les gens vraiment bien étaient avant tout des polytechniciens comme lui. C'est donc aussi parmi les énarques qu'on trouve les plus sévères contempteurs de l'École et cela ressemble parfois à un « snobisme de vengeance » (Marc Lambron) pour avoir souffert entre les fourches caudines de l'ENA. On humilie l'ENA parce qu'on a été humilié à l'ENA. L'école reste un sujet de débat politique, mais pas un sujet de fracture politique. Les critiques fusent de tous les camps.

Mais alors pourquoi, lorsqu'on est une bête à concours comme Sophie Boissard (née en 1970) ou Alexandre Bompard (né en 1972), subir un parcours long et difficile pour entrer dans une école décotée et décriée par rapport à une grande école de commerce ? « Les gens qui font l'ENA veulent du pouvoir et du plaisir », affirme Alain Minc (major de la promotion 1975). Mais si le pouvoir est là, il est surtout ailleurs ; mais si l'argent est là, il est surtout ailleurs. Les raisons de faire l'ENA sont diverses. Elles vont des hasards de la vie aux convictions sincères en passant par une indifférence surjouée.

Les neuf énarques du livre sont des figures de proue de l'École : Nicolas Bazire (LVMH), Sophie Boissard (SNCF), Alexandre Bompard (Fnac), Jean-François Copé (secrétaire général de l'UMP), Martin Hirsch (Agence du service civique), Emmanuel Hoog (AFP), Denis Olivennes (Lagardère Active Médias), Matthieu Pigasse (banque Lazard), Laurent Solly (TF1). Ils ont tous fréquenté les bancs de l'ENA entre 1985 et 1999, mais ils ne sont pas tous représentatifs de l'ENA. Ils sont passés en majorité dans le privé (les chiffres d'une promotion varient d'une année à l'autre mais en gros 80 % restent au service de l'État, 20 % se dirigent vers l'entreprise privée, 3 % exercent une responsabilité politique) et sont plus ou moins connus du grand public (90 % des élèves qui sortent de l'ENA deviennent des fonctionnaires anonymes travaillant, parfois, dans des conditions difficiles). Mais, justement, ces neuf-là portent l'image de l'ENA sur le devant de la scène. Il y a fort à parier qu'on les retrouvera aux manettes de la France dans dix ans. Les médias, la politique, les affaires, la banque, le service public. Qu'on le déplore, ou non, l'avenir du pays sera fait d'eux et avec eux.

Ils se sont plus ou moins prêtés au jeu avec une parole plus ou moins contrôlée. Nicolas Bazire et Denis Olivennes ont été les deux plus durs à convaincre. Le premier n'aime pas faire parler de lui ; le second ne se sent pas du tout énarque. On les a tous rencontrés plusieurs fois entre 2008 et 2010. Beaucoup

d'entre eux ont bougé durant cette poignée de mois. On aura vu Alexandre Bompard et Denis Olivennes seulement à leurs anciens postes. Ils ont été appelés à changer de fonction en novembre 2010. Le premier a quitté Europe 1 pour la Fnac ; le second a quitté *Le Nouvel Observateur* pour Lagardère Active Médias (Europe 1, *Paris Match*, *Le Journal du dimanche*, Newsweb). Emmanuel Hoog est passé de l'INA à l'AFP ; Martin Hirsch est parti du gouvernement de Nicolas Sarkozy en mars 2010 pour s'occuper de l'Agence civique ; Matthieu Pigasse est devenu directeur général délégué de la banque Lazard France et propriétaire des *Inrockuptibles* puis actionnaire du *Monde* ; Jean-François Copé a été nommé le 17 novembre 2010 secrétaire général de l'UMP ; Laurent Solly a pris la tête de la régie publicitaire de TF1. Tout cela donne l'impression de quelques noms se partageant quelques postes. On peut seulement dire à leur décharge que les propositions leur tombent du ciel sans qu'ils aient besoin de les solliciter.

Ils ont accepté de parler de leur enfance, de leurs rencontres majeures, de leur vision de la France. Il a fallu tenir compte de leurs mises en exergue et de leurs passages sous silence. Suivre leurs changements de pieds, leurs contradictions, leurs victoires et leurs échecs, leurs ambitions. Parcourir chemin de gloire et chemin de croix. Il a fallu veiller à revenir régulièrement sur l'idéal du service de la collectivité puisque certains d'entre eux, dans leur course, l'ont laissé tomber de leur poche. On a aussi tenu compte de l'image idéalisée et de l'image réalisée car « chacun de nous, à 20 ans, a rêvé de transformer le monde. Chacun de nous, à 40 ans, sait qu'il ne le fera pas » (François Jacob, en 1965, lors de la remise du prix Nobel de médecine). La société actuelle a le goût de la polémique et du manichéisme. Du gros trait. Il ne s'est agi ni de les adorer ni de les détester. La parole de certains d'entre eux est d'autant plus précieuse qu'inexistante dans les médias. Nicolas Bazire refuse de se prêter à l'exercice du portrait dans les journaux, Sophie Boissard reste méconnue du grand public, Laurent Solly se tient en retrait des médias.

Nombre de critiques ont été entendues durant l'enquête, dont certaines sont justes, peut-être : il manque des femmes énarques (Chantal Jouanno, Emmanuelle Mignon ou Valérie Pécresse), il manque la catégorie haut fonctionnaire à l'ancienne (la lignée Pierre Vimont, Jean-Marc Sauvé ou Xavier Musca), il manque la catégorie grand capitaine d'industrie (la lignée Stéphane Richard ou Frédéric Oudéa). C'est vrai. Mais Nicolas Bazire est le bras droit d'un capitaine d'industrie, Martin Hirsch poursuit sa carrière dans le service public, Sophie Boissard n'est représentative que d'elle-même tant les femmes restent minoritaires dans les allées du pouvoir. Les catégories et les castes se déclinent à l'infini à l'ENA. Il y a aussi ceux qui sont issus des concours internes ou ceux qui ont fait l'X avant de faire l'ENA ou ceux qui appartiennent à un milieu plus ou moins favorisé. L'équilibre politique a été privilégié avant tout, même si, comme il se doit, certains en doutent sur le ton de la plaisanterie. « C'est dommage qu'aucun des neuf énarques ne soit vraiment à gauche » (Martin Ajdari, promotion 1995).

Nombre de remarques ont été entendues, durant l'enquête, dont certaines sont justes, peut-être : « un livre sur l'ENA n'a aucun intérêt » (Alain Minc), « est-ce que c'est normal que je sois le plus pauvre de la bande ? » (Martin Hirsch), « les énarques que vous avez choisis, c'est quand même ma gueule et mon pognon » (un des neuf). D'une part, les cartes ont été tellement rebattues depuis la création de l'ENA, le 9 octobre 1945 sur la volonté de Charles de Gaulle, que faire un livre sur l'ENA, qui continue pourtant à former beaucoup de ceux qui sont aux postes de commande de la France, paraît incongru : c'est passé de mode. Et d'autre part, l'accélération du monde a siphonné tellement de valeurs qu'il faut avoir en tête que les gens de pouvoir ne s'arrêtent plus en si bon chemin pour réfléchir au sens de la vie : c'est pas pressés, portefeuille garni, états d'âme relégués au grenier. Il est ainsi forcément ardu, pour les uns et les autres, de s'arracher à leur propre époque et de se

poser à eux-mêmes leurs propres limites pour sortir de « ma gueule et mon pognon ».

Leur ascension sociale suscite, dans un pays en crise, sarcasmes, jalousies, incrédulités. Alors qu'une majorité doit arriver à se contenter de peu, ils sont une minorité qui n'arrive pas à se contenter de beaucoup. Ils veulent non seulement le plus du plus mais aussi plus et plus. La réussite a mauvaise presse. Car pour arriver à la pointe du pouvoir il faut le vouloir de toutes ses forces (c'est vrai), avoir un nombre important de cadavres dans le placard (un certain nombre), s'être endurci au-delà du raisonnable (ils ont tous le cuir tanné), ne plus faire grand cas des idéaux de jeunesse (c'est l'ombre portée de certains).

La trahison des élites est le thème à la mode. On se l'arrache. Crise financière, scandale sexe-médias-politique, inégalités sociales. Dès qu'un pays va mal, le populisme et la démagogie relèvent la tête. Les élites sont alors, aux côtés des étrangers, une cible traditionnelle. Tous coupables, tous pourris, tous responsables. L'héritière Marine Le Pen renverra ainsi Jean-François Copé, lors des élections cantonales de mai 2011, le 28 mars sur LCI, au cliché de l'énarque déconnecté des réalités de la France. Elle le fera avec un rictus de haine : « Mais quel mépris ! Quelle arrogance ! Cette arrogance, monsieur Copé, fera que demain vous serez jeté de la vie politique. Que les Français vous tourneront le dos. Les candidats du FN étaient des étudiants, des chômeurs. Ils étaient des mères de famille, des travailleurs. Tous ceux à qui vous avez tourné le dos. Bien sûr, ce ne sont pas des énarques. Ah on préfère être entre énarques et entre hauts fonctionnaires, entre apparatchiks à l'UMP. Eh bien, tout ça, c'est fini... Ce soir vous en sentez le goût, eh bien aux législatives vous en sentirez l'odeur ! »

Les énarques du livre ont été confrontés tôt à la réalité du terrain. Aucun d'eux n'est un héritier. S'ils n'ont pas des vies de poings levés, ils ont des vies de manches relevées. Mais, symboles d'une élite désormais détestée, les connaît-on vraiment ? On les prend ici à mi-chemin. Ils avaient entre 36 et

INTRODUCTION

51 ans quand on les a rencontrés la première fois. Nicolas Bazire (54 ans en 2011) a peu de chance de se métamorphoser en ce qu'il n'est pas, tant il a connu les responsabilités de haut niveau comme directeur de cabinet d'Édouard Balladur dès l'âge de 36 ans, mais il y a, inversement, peu de chance qu'Alexandre Bompard (39 ans en 2011) n'évolue pas dans un sens ou dans un autre, tant il a encore toute sa carrière devant lui. On les prend donc à mi-chemin entre passé et avenir. S'ils se sont ignorés dans les couloirs de l'ENA, ils vont se croiser dans les allées du pouvoir. Il y a entre eux amitié (Matthieu Pigasse et Alexandre Bompard) ou inimitié (Jean-François Copé et Martin Hirsch). Ils vivent dans un monde en accéléré où tout se fait et se défait en un tour de main. Ils sont cogneur et gagne-pain. Ils épousent, plus qu'ils ne contournent, les valeurs actuelles de la société. Mais ils se sont arrêtés, un court moment, sur la fulgurance de leur trajectoire.

I. Avant l'ENA

« Après l'enfance, c'est fini, on est fait »
(Nicolas Bazire)

Dans le garage de sa maison familiale, enfant, Matthieu Pigasse s'est juré de ne jamais ni fumer ni boire. Il a trop vu, dans son petit village normand, les ravages de la drogue et de l'alcool. Trente-cinq ans plus tard, il continue à ne vouloir ni fumer ni boire. Il est fier d'être resté fidèle à son serment. « Mon enfance m'a construit politiquement et socialement. » Il écoute toujours, en boucle, de la musique punk rock.

Aucun des neuf ne parle de son enfance et de son adolescence avec plaisir. Ils en bâillent d'ennui. C'est intime, c'est antédiluvien, c'est inutile, c'est psychanalytique. « On remonte aussi loin ? », s'étonne Nicolas Bazire. On remonte aussi loin qu'on peut parce qu'une vie se pèse et se soupèse, également, par ce qu'on emporte et ce qu'on déporte de son enfance. Ils savent tous qu'on pense immédiatement, face à leur trajectoire en or massif ou en fusée spatiale, au célèbre jeune homme s'écriant, à la mort du Père Goriot, « À nous deux Paris ! ». Eugène de Rastignac est un personnage balzacien sachant pousser sur le bas-côté les concurrents dangereux et se mettre dans le sillage des puissants pour enfermer, dans sa main gantée, argent, titres, gloire, pouvoir. Il est devenu, au fil du temps, l'image même du prêt-à-tout. Un arriviste ennuyeux puis un arriviste ennuyé. Mais évidemment, pour eux, ce n'est pas l'exemple mais le contre-exemple. Ils disent s'être construits dans une enfance heureuse et studieuse un socle de valeurs non négociables. Leurs principes sont incarnés par des

paysages, des passions, des figures, des discours. « Avant de s'agrandir au-dehors, il faut s'affermir au-dedans » (Victor Hugo). Ce qui est valable pour un pays, l'est aussi pour un homme. L'enfance est déterminante pour chacun d'entre eux. Il suffit de rembobiner les fils de leur vie pour comprendre la passion de la presse de Matthieu Pigasse, le sens de l'État de Sophie Boissard, les opinions politiques de Nicolas Bazire, la valeur du travail pour Alexandre Bompard, l'importance de la préservation du patrimoine pour Emmanuel Hoog, le goût de l'écoute de Denis Olivennes. Les jeunes années représentent la période des idéaux. Le risque est de les perdre en cours de route. On veut tout pour les autres, puis pour soi ; on veut tout pour soi, puis pour les autres ; on veut tout pour soi. Les jeunes années représentent ce fragile « moment de grâce », dont parle Denis Olivennes, à propos de son engagement politique à l'extrême gauche.

1. Le regret de la médecine

« On sait à quoi on a servi dans la journée »

(Nicolas Bazire)

C'est leur tentation de Venise. Martin Hirsch et Nicolas Bazire ont tous deux voulu, à un moment donné, être médecins. Nicolas Bazire est né dans une famille bourgeoise et normande de trois garçons soudés comme les doigts de la main. Ses parents se sont mariés à 20 ans. Ils ont passé dix ans aux Antilles, où son père dirigeait une radio, et ont décidé, à leur retour, de s'installer définitivement en Normandie. La famille de Nicolas Bazire est composée de deux parties bien différentes. Du côté de son père, des propriétaires terriens implantés à Bourville (Haute-Normandie) bien avant la Révolution et, du côté de sa mère, des officiers et des chartistes, depuis une dizaine de générations, habitant Paris. Le père de

Nicolas Bazire, Albert Bazire, a fait sa carrière à la RTF (Radiodiffusion-télévision française), puis à l'ORTF (Office de radiodiffusion-télévision française). Albert Bazire est un ami de Jean Lecanuet. Ils ont fait une partie de leurs études ensemble. Albert Bazire appartient au MRP (Mouvement républicain populaire) qui est un parti démocrate-chrétien et centriste. Les trois frères sont d'excellents élèves. Ils ont tous trois fait Science Po. Le frère aîné est polytechnicien et énarque. Nicolas Bazire passe le bac C et le bac A à 15 ans, en 1973, puis fait maths sup et maths spé à 17 ans. « J'ai toujours marché dans les pas de mon frère. Quand je passais le bac, il avait fait maths sup et maths spé et il entrait à l'X à tout juste 18 ans. Je me suis dit : inutile de se fatiguer, je vais faire la même chose que lui. » Nicolas Bazire rate polytechnique. Il rêve depuis toujours d'être médecin. Il commence des études de médecine dans le but d'être neurochirurgien. « J'adore fréquenter l'hôpital. Les médecins ont des vies dures mais quand ils rentrent chez eux, ils savent à quoi a servi leur journée. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Ils sont habités par une passion. J'ai énormément d'admiration pour eux. » Nicolas Bazire fait un an de médecine à Rouen puis arrête tout pour prendre en 1977, à 20 ans, une année sabbatique dans la maison familiale de Normandie. Son frère cadet, âgé de 15 ans, est en terminale. Il en profite pour quitter le lycée de Rouen et rester avec lui, à la maison, pour passer le bac. Le cheval, les études, le tennis, la lecture. « Mon frère aîné avait fini polytechnique. Il faisait l'ENSTA (École nationale supérieure de techniques avancées) et Science Po en même temps et, pendant ce temps-là, nous, on était en vacances perpétuelles. Je n'ai pas pris une année sabbatique pour aller découvrir Katmandou mais pour rester dans le pays de Caux. On a passé une année formidable. » Nicolas Bazire repasse, à la fin de l'année, en 1978, à 21 ans, le concours de l'École navale. « Je me suis finalement rabattu sur quelque chose qui me semblait plus atteignable que l'X. Je suis entré deuxième à Navale et j'en suis très mal ressorti. » C'est dans son caractère. Il minore, comme les vrais orgueilleux,

tout ce qu'il fait. Nicolas Bazire passe deux ans à l'École navale puis un an à bord de la *Jeanne d'Arc*. Il fait le tour du monde. Il découvre le Japon, la Chine, l'Inde, Djibouti... L'École navale marque une rupture. Il passe d'un univers familial protecteur où la liberté est grande à une école militaire dure où les règles sont à suivre à la lettre. Il se définit d'ailleurs non pas comme un énarque, mais comme un diplômé de l'École navale. Un officier de marine. Nicolas Bazire se retrouve pensionnaire pour la première fois, porte l'uniforme, marche au pas, médite « honneur, patrie, valeur, discipline » inscrits sur le drapeau de l'École navale, applique la devise familiale « *nihil mirari, nihil lacrimari, sed intelligere* » (Spinoza), « ne s'étonner de rien, ne se lamenter de rien, mais comprendre ». Il fait quelques séjours au trou. Il a tendance à disparaître sans prévenir. Il apprend, lors d'une escale à Alexandrie, que son frère aîné est reçu à l'ENA. Après avoir passé un an sur l'escorteur d'escadre anti-sous-marin, Nicolas Bazire demande à travailler à Paris. Il est affecté au SIRPA (Service d'information des relations publiques des armées) et devient chef adjoint des reportages du journal des Armées, *TAM* (Terre Air Mer). Il passe le concours pour entrer directement en deuxième année à Science Po. Il a 25 ans et il est père de deux enfants. Un seul regret. « J'aurais dû faire des études de médecine à 16 ans, tout de suite après le bac, mais à l'époque cela semblait trop jeune à mes parents. »

Martin Hirsch regrette, lui aussi, de ne pas être allé jusqu'au bout de ses études de médecine. Il est né à Suresnes dans les Hauts-de-Seine et appartient à la grande bourgeoisie juive intellectuelle de gauche. « On ne se serait jamais définis ainsi. » Ils sont quatre frères et une sœur. On trouve, côté maternel, un arrière-grand-père fondateur de l'École normale supérieure de Fontenay ; un grand-père polytechnicien et ingénieur, directeur de l'École normale supérieure de Fontenay. On trouve, côté paternel, un arrière-grand-père professeur en maths sup ; un grand-père ingénieur, Résistant, haut fonctionnaire, commissaire général au Plan, président d'Euratom. Un milieu de professeurs, ingénieurs, hauts fonc-

tionnaires. Les études y sont essentielles. Martin Hirsch, fils d'un haut fonctionnaire et d'une bibliothécaire, a été élevé dans le culte du service public. « Il n'y avait pas tant l'engagement politique que l'engagement public. » Le père a été résistant à l'âge de 16 ans, au premier bataillon de choc, et il a fait maths sup et maths spé en un an avant d'entrer à Polytechnique au retour de la guerre. Il sera directeur de l'École nationale des ponts et chaussées et chef du chantier de la ville nouvelle de Cergy. On met souvent en avant le père (Bernard Hirsch) pour le comprendre, mais le grand-père paternel (Étienne Hirsch) reste aussi une figure clé du parcours de Martin Hirsch. Étienne Hirsch est parti à Londres dès le 18 juin 1940 ; a travaillé aux côtés de Jean Monnet ; fait partie des quatre rédacteurs de la déclaration Schumann pour l'Europe. Martin Hirsch a hérité de ses valeurs et de ses passions. L'Europe, la musique, l'escalade, le service de l'État. Étienne Hirsch a refusé d'être ministre des Finances de De Gaulle en 1958. Il ne voulait pas être membre d'un gouvernement issu d'un coup d'État. Martin Hirsch refusera le poste de ministre dans le gouvernement de Nicolas Sarkozy, mais acceptera celui de haut commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté, aussi pour rendre hommage à son grand-père. Plus d'un en sera agacé, considérant cela comme une pose inutile. Martin Hirsch appartient à une famille composée de figures tutélaires écrasantes ou stimulantes. Il avoue ne pas avoir fait maths sup parce qu'il était certain de faire moins bien que son père. Martin Hirsch a poursuivi sa scolarité à Pontoise, jusqu'en sixième, puis à Ville-d'Avray et Sèvres. Il passe son bac C au lycée de Sèvres et commence immédiatement des études de médecine. « J'ai voulu, à l'adolescence, être psychanalyste après avoir découvert Freud. J'ai commencé des études de médecine, en me disant que je ne serais pas forcément médecin. » À la fin de la deuxième année de médecine, il passe le concours de biologie de l'École normale supérieure. Il ne veut plus engranger des connaissances mais apprendre à raisonner. Il entre donc à Ulm, en 1983, et

mène en parallèle cinq années de médecine et une licence et maîtrise de biochimie et de neurobiologie, psychopathologie et neurobiologie des comportements. « Mon rêve était de faire à la fois de la neurobiologie et de la psychiatrie. Je voulais essayer de faire la jonction entre les deux. C'était ma passion absolue. » Il travaille dans un laboratoire de recherche sur le métabolisme des enképhalinases. Les enképhalinases sont des enzymes neutralisant rapidement les enképhalines qui ont pour effet de calmer la douleur. Martin Hirsch s'arrête au bout de cinq ans de médecine, persuadé qu'il ne fera ni un bon chercheur, ni un bon médecin, ni un bon psychiatre. « Quand je faisais mes stages, je m'évanouissais à la vue du sang. Il y avait un chirurgien qui m'emmenait au bloc opératoire tenir les écarteurs jusqu'à ce que je ne m'évanouisse plus, mais je continuais à tomber dans les pommes. J'ai dû faire le diagnostic d'une femme avec un gros ventre. J'ai avancé un diagnostic savant d'une ascite. Elle était simplement enceinte. Je manquais sans doute de patience et de rigueur. » Martin Hirsch reprendra ses études de médecine une courte période, juste après être sorti de l'ENA en 1990, alors qu'il est au Conseil d'État, puis les abandonnera pour, peut-être, un jour y revenir. « Il y a dans la médecine tout ce que j'aime : un côté humain et un côté scientifique. »

2. Deux familles de médecins

« Je tente d'être médecin pour corps collectifs »

(Denis Olivennes)

Denis Olivennes est né dans la moyenne bourgeoisie intellectuelle de gauche. Une famille d'origine juive allemande, russe, polonaise. Les souvenirs d'enfance disparaissent puis réapparaissent tout au long d'une vie. « Est-ce l'effet de l'âge qui, paraît-il, ramène à l'enfance ou est-ce l'effet de la psychi-

2. La rencontre avec Pierre Bérégovoy (1991-1993)	173
3. Le suicide de Pierre Bérégovoy (1 ^{er} mai 1993)	175
4. Le scandale du sang contaminé (1991-1999)	178
5. La santé et le social (1995)	179
<i>Martin Hirsch : sur le fil</i>	180
6. La rencontre avec Bernard Kouchner (1997-1999)	182
7. La rencontre avec Dominique Strauss-Kahn (début 1998 - fin1999)	183
8. La rencontre avec Laurent Fabius (1999-2002)	186
9. Le non à la Constitution européenne (2005)	190
10. La rencontre avec Gérard Larcher (2004)	192
<i>Sophie Boissard : la voix de la raison</i>	194
11. La rencontre avec Nicolas Sarkozy	195
12. La vie dans les cabinets ministériels	199
13. Leur heure de gloire	202
14. Le temps s'arrête	209
15. Canal + : bonheurs et malheurs	220

V. Les allées du pouvoir

« Qu'est-ce qu'on va laisser comme trace ? » (Alexandre Bompard)	225
1. Le passage dans le privé	226
2. L'attrait de l'argent	232
3. La suprématie du politique	237
<i>Jean-François Copé : une machine de guerre</i>	242
4. L'attrance pour les médias	245
<i>Matthieu Pigasse : sous tension</i>	250
5. La volonté d'être utile	252
6. Le goût du pouvoir	255
7. La course contre le temps	258
8. Marc Lambron : le choix de la liberté	262
9. L'ascenseur social bloqué	265
10. La suppression du classement de sortie	267
11. L'avenir de l'ENA	273

Conclusion	277
-------------------	-----

Remerciements	283
----------------------	-----

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2011. N° 100121 (XXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE